

**KEIGO  
HIGASHINO**

**LES MIRACLES  
DU BAZAR  
NAMIYA**

*ACTES SUD*







DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

*LA MAISON OÙ JE SUIS MORT AUTREFOIS* (prix Polar international de Cognac), 2010 ; Babel noir n° 50.

*LE DÉVOUEMENT DU SUSPECT X*, 2011 ; Babel noir n° 70.

*UN CAFÉ MAISON*, 2012 ; Babel noir n° 97.

*LA PROPHÉTIE DE L'ABELLE*, 2013 ; Babel noir n° 128.

*L'ÉQUATION DE PLEIN ÉTÉ*, 2014 ; Babel noir n° 157.

*LA LUMIÈRE DE LA NUIT*, 2015 ; Babel noir n° 173.

*LA FLEUR DE L'ILLUSION*, 2017 ; Babel noir n° 204.

*LES DOIGTS ROUGES*, 2018 ; Babel noir n° 237.

Titre original :

*Namiya zakkaten no kiseki*

Éditeur original :

Kadokawa Corporation, Tokyo

© Keigo Higashino 2012, 2014

Traduction française publiée avec l'accord de Kadokawa Corporation, Tokyo  
par l'intermédiaire du Bureau des Copyrights Français, Tokyo

Illustration de couverture : © CoMix Wave Films Inc.

© ACTES SUD, 2020  
pour la traduction française  
ISBN 978-2-330-13061-9

KEIGO HIGASHINO

Les miracles  
du bazar Namiya

roman traduit du japonais  
par Sophie Refle

*ACTES SUD*



I

LA RÉPONSE SERA DANS LA BOÎTE À LAIT





C'était Shōta qui avait proposé qu'ils aillent dans la vieille bicoque. Elle n'était pas loin, et parfaite.

— Comment ça, pas loin et parfaite ? demanda Atsuya en le toisant de haut.

Il était plus grand que Shōta dont le visage avait gardé quelque chose d'enfantin.

— Elle est pas loin, et parfaite pour se planquer. Je suis tombé dessus par hasard quand je suis venu en reconnaissance. Même si je n'ai pas du tout pensé qu'on en aurait besoin.

— Je vous demande pardon à tous les deux, dit Kōhei, qui regardait en se faisant tout petit la vieille Crown arrêtée au bord de la route. Je ne m'attendais pas à ce que la batterie lâche.

Atsuya soupira.

— À quoi bon dire ça maintenant ?

— Quand même, je comprends pas. Elle marchait bien jusqu'à ce qu'on arrive ici, et on n'a pas laissé les phares allumés non plus.

— Elle était en fin de course, fit Shōta. T'as vu le compteur ? La bagnole a plus de cent mille kilomètres. Elle était quasi morte. Ça l'a achevée, de venir jusqu'ici. Je t'avais pourtant dit d'en prendre une neuve si t'en volais une.

Kōhei croisa les bras et grogna.

— Les neuves, elles ont des antivols super efficaces.

— Ça suffit, lança Atsuya. Elle est loin, ta vieille bi-coque, Shōta ?

— Non, répondit celui-ci. Vingt minutes au plus, en marchant vite.

— Bon, allons-y. On te suit.

— D'accord, mais on fait quoi pour la voiture ? On peut la laisser ici ?

Atsuya jeta un coup d'œil alentour. La voiture était garée sur une place libre d'un parking privé, dont le titulaire ne manquerait pas de prévenir la police sitôt qu'il la verrait.

— Non, pas vraiment, mais vu qu'elle ne peut plus bouger, on n'a pas le choix. Vous n'y avez pas laissé d'empreintes digitales, non ? Les flics ne devraient pas pouvoir nous identifier.

— On se fie à notre bonne étoile, c'est ça ?

— Tu vois autre chose ?

— Non, je voulais juste savoir. OK, on y va.

Shōta se mit à marcher et Atsuya le suivit. Le sac qu'il portait de la main droite était lourd. Kōhei les rejoignit.

— Atsuya, on pourrait prendre un taxi, non ? On va bientôt arriver à une avenue où je suis sûr qu'il en passe.

Atsuya ricana.

— Si trois mecs comme nous prennent un taxi ici à cette heure-ci, tu peux être sûr que le chauffeur s'en souviendra. Et si la police fait ensuite circuler nos portraits-robots, on sera foutus.

— Rien ne dit que le chauffeur nous regardera, non ?

— Non, mais s'il le fait ? D'ailleurs, même s'il ne nous regarde pas, ça pourrait être quelqu'un capable de se souvenir de la tête de gens qu'il n'a vus qu'un instant.

— Pardon, fit tout bas Kōhei.

— Oh, c'est bon ! Tais-toi et marche.

Il était un peu après 2 heures du matin, et les trois amis se trouvaient dans un quartier résidentiel situé à flanc de colline. Les maisons se ressemblaient toutes, leurs fenêtres étaient presque uniformément noires. Mais ils ne pouvaient baisser la garde. S'ils parlaient trop fort, ils risquaient de réveiller quelqu'un qui regarderait par la fenêtre et appellerait la police pour signaler la présence de trois individus louches. Atsuya tenait à ce qu'elle croie que les voleurs étaient repartis en voiture. Ce qui n'arriverait que si elle ne retrouvait pas la vieille Crown qu'ils avaient abandonnée.

La pente du chemin, légère au début, se fit plus forte, et les maisons, plus rares.

— On continue comme ça longtemps ? demanda Kōhei en haletant.

— On y est presque, répondit Shōta.

Quelques instants plus tard, il s'arrêta près d'une maison isolée qui n'était pas très grande. L'avant servait de magasin, l'arrière de logement. Il y avait une fente pour le courrier dans le rideau métallique baissé, mais aucun nom n'apparaissait sur le couvercle de celle-ci. Le petit hangar voisin servait sans doute de garage et de réserve.

— C'est ici ? fit Atsuya.

— Euh... répondit Shōta, perplexe. Oui, je crois.

— Comment ça, tu crois ? C'est ici, oui ou non ?

— Oui, c'est ici. Mais la baraque ne m'a pas fait la même impression l'autre jour. Elle paraissait moins vieille.

— Ça doit être parce que c'était dans la journée.

— Peut-être.

Atsuya sortit une lampe de poche de son sac et éclaira le rideau métallique. Les caractères de l'enseigne du magasin étaient presque effacés. Il reconnut ceux du mot "Bazar" sans parvenir à lire ce qui était écrit ensuite.

— Un bazar ? À un endroit pareil ? Qui viendrait faire des courses ici ? lâcha-t-il.

— Il a fermé parce que plus personne n'y venait, répliqua Shōta.

— Je vois. Et on entre par où ?

— Par l'arrière. La serrure est cassée.

Il s'engagea dans le passage large d'environ un mètre entre le bâtiment et le hangar. Atsuya et Kōhei lui emboîtèrent le pas. La pleine lune éclairait le ciel.

Une petite boîte en bois était accrochée au mur juste à côté de la porte arrière de la maison.

— C'est quoi, ce truc ? murmura Kōhei.

— Tu ne sais pas ? Une boîte à lait. C'est là que le livreur déposait les petites bouteilles de lait, répondit Atsuya.

— Ça alors... s'exclama son ami en la regardant.

Atsuya poussa la porte, et les trois amis entrèrent. Ils perçurent une odeur de poussière, qui n'était pas désagréable. Une machine à laver rouillée, sans doute hors d'usage, était posée dans le petit espace du vestibule.

Ils distinguèrent une paire de sandales poussiéreuses devant la marche de l'entrée et l'enjambèrent pour pénétrer dans la maison sans se déchausser. La première pièce était une cuisine au sol de plancher, avec un évier et une cuisinière sous la fenêtre, à côté d'un réfrigérateur à deux portes, et au milieu, une table et des chaises.

Kōhei ouvrit le réfrigérateur.

— Il est vide, fit-il d'un ton déçu.

— C'est normal, objecta Shōta. Tu t'attendais à quoi ? À pouvoir manger quelque chose ?

— J'ai juste dit qu'il était vide.

La pièce suivante, au sol de tatamis, était meublée d'une commode et d'un autel bouddhique. Des coussins plats étaient empilés dans un coin. Aucun d'entre eux n'avait envie de regarder ce que le placard contenait.

Il y avait ensuite le magasin, qu'Atsuya éclaira de sa lampe de poche. Les rayons contenaient quelques articles de papeterie, de cuisine et de ménage.

Shōta ouvrit le petit tiroir de l'autel bouddhique.

— On a de la chance, s'écria-t-il. Il y a des bougies.  
On va y voir plus clair.

Il en alluma plusieurs qu'il disposa çà et là. Elles faisaient assez de lumière pour qu'il pût éteindre sa lampe de poche.

Kōhei s'assit en tailleur sur les tatamis.

— On n'a plus qu'à attendre l'aube, dit-il.

Atsuya sortit son téléphone et vit qu'il était un peu après 2 h 30 du matin.

— Il y avait aussi ça dans un des tiroirs de l'autel bouddhique, fit Shōta en montrant un magazine qui paraissait ancien.

— Fais voir, demanda Atsuya en tendant la main.

Il épousseta la couverture qui montrait un visage de femme souriant. Il la regarda avec l'impression de l'avoir déjà vue quelque part et reconnut une actrice qui avait la soixantaine aujourd'hui et jouait souvent des rôles de mère âgée dans des séries télévisées.

Il chercha la date de parution sur la dernière page et découvrit que le numéro avait plus de quarante ans. Ses amis ouvrirent de grands yeux quand il leur annonça.

— C'est incroyable ! Je me demande ce qui se passait à cette époque, dit Shōta.

Atsuya tourna les pages, qui ressemblaient à celles des hebdomadaires actuels.

— “Des supermarchés pris d'assaut par des gens venus acheter du papier hygiénique et des produits de lessive...” Ça me rappelle quelque chose.

— Moi, je sais ! fit Kōhei. Le premier choc pétrolier.

Atsuya consulta le sommaire puis jeta un coup d'œil sur les dernières pages sans voir aucune photo de femme

nue ou de chanteuse à la mode. Il posa le magazine sur les tatamis.

— Je voudrais bien savoir depuis combien de temps cette maison est inhabitée... s'interrogea-t-il tout haut après avoir remis le magazine à sa place. Il reste des marchandises sur les étagères, le frigo et la machine à laver sont encore là. On dirait que la personne qui vivait ici est partie à la hâte.

— Elle devait vouloir disparaître, déclara Shōta avec conviction. La boutique n'avait plus de clients, le mec avait des dettes. Et un beau soir, il a décidé de s'évaporer. Oui, ça a dû se passer comme ça.

— Peut-être.

— Je crève de faim, gémit Kōhei. Y a pas de supérette dans le coin ?

— Même s'il y en avait une, je te laisserais pas y aller, répliqua Atsuya en lui lançant un regard noir. On reste ici jusqu'à ce qu'il fasse jour. On n'a qu'à dormir, ça passera vite.

— Moi, je peux pas dormir si j'ai faim, répondit Kōhei en serrant ses genoux de ses bras.

— Et moi, j'ai pas envie de m'allonger sur ces tatamis poussiéreux, ajouta Shōta. Si au moins on trouvait quelque chose à mettre par terre.

— Attends une minute, dit Atsuya en se relevant.

Il alluma sa lampe de poche et alla dans le magasin où il chercha sur les étagères en espérant y trouver des bâches en plastique.

Il vit un rouleau de papier à shōji\* et pensa qu'il pourrait leur servir. Il était sur le point de le prendre lorsqu'un léger bruit dans son dos le fit sursauter.

\* Porte constituée d'une trame de bois recouverte de papier. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Il se retourna et vit quelque chose de blanc qui ressemblait à une enveloppe tomber dans le carton placé sous la fente du rideau métallique.

Son sang ne fit qu'un tour. Quelqu'un venait de glisser une lettre à l'intérieur. Comment était-ce possible dans cette vieille bicoque, à une heure aussi tardive ? Cela ne pouvait que signifier que leur présence avait été remarquée et qu'on voulait leur faire savoir quelque chose.

Il inspira profondément, poussa le couvercle de la fente et inspecta les alentours du regard. Au lieu des voitures de police qu'il redoutait, il ne vit que l'obscurité, sans aucun signe de présence humaine.

Un peu rassuré, il ramassa l'enveloppe. Le nom du destinataire n'était pas écrit sur l'endroit, mais il lut sur le revers : "Le lapin de la lune".

Il revint dans la pièce à tatamis avec la lettre, et la montra à ses deux amis qui firent la grimace.

— Comment c'est possible ? Tu es sûr qu'elle n'était pas là avant ? demanda Shōta.

— Non, elle vient d'arriver. Je le sais parce que je l'ai vue tomber dans le carton. D'ailleurs l'enveloppe est toute neuve. Si elle était déjà là avant, elle serait couverte de poussière.

Le grand Kōhei se recroquevilla sur lui-même.

— C'est la police ?

— J'y ai pensé aussi, mais je crois pas. Elle prendrait pas des voies aussi détournées.

— T'as raison, murmura Shōta. Et puis elle signerait pas "Le lapin de la lune".

— Mais c'est qui, alors ? lâcha Kōhei, l'air inquiet.

Atsuya étudia l'enveloppe des yeux. Elle lui avait paru lourde. Si c'était une lettre, elle devait être longue. Que pouvait avoir à dire son auteur ?

— Je pense que cette lettre ne nous est pas destinée.

Ses deux amis lui jetèrent un regard interrogatif.

— Réfléchissez un peu. Combien de temps s'est écoulé depuis qu'on est arrivés ici ? Pour écrire autant de pages, il faut au moins une demi-heure.

— C'est vrai. Tu dois avoir raison, approuva Shōta. Mais c'est peut-être pas une lettre.

— Peut-être pas, fit Atsuya en la regardant.

Il saisit l'enveloppe soigneusement fermée, avec une expression déterminée.

— Qu'est-ce que tu vas faire ? demanda Shōta.

— L'ouvrir. Comme ça, on sera fixés.

— Mais elle nous est pas destinée, le contra Kōhei. Tu crois que ça pose un problème de la lire ?

— On n'a pas le choix. De toute façon, le nom du destinataire n'est pas indiqué.

Atsuya déchira l'enveloppe et en sortit la lettre de ses doigts gantés. Il la déplia et vit que le papier était couvert d'une écriture fine, à l'encre bleue. La première ligne disait : "C'est la première fois que je vous demande conseil."

— C'est quoi, ce truc ? murmura-t-il sans même s'en rendre compte.

Ses deux amis se mirent à la lire par-dessus son épaule. Son contenu était étrange.

*C'est la première fois que je vous demande conseil. Je me présente : j'ai choisi pour pseudonyme "Le lapin de la lune", mais je suis une femme. Je vous prie de m'excuser de ne pas vous donner mon vrai nom, mais j'ai mes raisons.*

*Je suis une sportive, mais je ne peux pas vous dire dans quelle discipline. Au risque de paraître prétentieuse, je ne suis pas mauvaise, et j'ai été présélectionnée comme candidate aux Jeux olympiques de l'an prochain. Si je vous révélais le sport que je pratique, il vous serait facile de*



*m'identifier. Mais je ne peux vous demander conseil sans vous parler des Jeux olympiques.*

*J'aime un homme. Il me comprend et me soutient plus que quiconque. Son vœu le plus cher est que je sois retenue pour l'équipe nationale, et il affirme qu'il est prêt à tout sacrifier pour cela. Il m'a déjà aidée sur le plan matériel et spirituel un nombre incalculable de fois. Sans lui, je ne serais pas où j'en suis aujourd'hui, et je n'aurais pas pu résister aux entraînements rigoureux. Être sélectionnée pour les Jeux olympiques me paraissait la meilleure façon de lui exprimer ma gratitude.*

*Mais je vis aujourd'hui un cauchemar. Il est tombé soudainement malade. J'ai failli défaillir quand j'ai appris qu'il était atteint du cancer.*

*Son médecin m'a révélé, à moi seule, qu'il n'a quasiment aucun espoir de guérison, et que son espérance de vie est au plus de six mois. Je crois cependant qu'il l'a deviné.*

*Il ne veut pas que je me fasse du souci pour lui et souhaite que je me consacre entièrement au sport, parce que cette période est cruciale pour moi. Mon emploi du temps est très chargé, avec des préparations intensives et des compétitions à l'étranger. Si je veux être sélectionnée, je dois me donner à fond. Je le comprends quand j'y réfléchis.*

*Mais je suis déchirée. J'ai l'impression d'avoir une double personnalité. D'un côté, je suis la sportive, et de l'autre, la femme qui veut être à ses côtés pour le soigner. Un jour, je lui ai dit que je voulais renoncer aux Jeux olympiques pour le faire. Mais j'ai les larmes aux yeux quand je pense à la tristesse que j'ai vue alors apparaître sur son visage. Il m'a suppliée de changer d'avis, parce que son rêve le plus cher est que je sois sélectionnée, et il m'a assurée qu'il ne mourrait pas tant que je ne serais pas sélectionnée. Et il a exigé que je lui promette de tout faire pour cela.*

*Nous cachons à son entourage le nom de sa maladie et nous comptons nous marier une fois les Jeux olympiques*

*terminés, mais nous n'en avons pas encore parlé à nos familles respectives.*

*Je vis au jour le jour sans savoir ce que je dois faire. Je n'arrive plus à me concentrer sur ma préparation et je n'ai pas de bons résultats, ce qui n'a rien d'étonnant. L'idée que je ferais mieux de tout arrêter me déprime, mais je ne peux pas non plus m'y résoudre lorsque je pense à son visage si triste.*

*Quelqu'un m'a parlé du bazar Namiya au moment où je me débattais contre cette angoisse et j'ai décidé de vous demander conseil.*

*Vous trouverez dans ce courrier une enveloppe pour la réponse. Aidez-moi, je vous en supplie.*

*Le lapin de la lune*

Une fois qu'ils eurent lu la lettre, les trois amis se dévisagèrent.

— C'est quoi, ce truc ? s'exclama Shōta. Pourquoi cette femme a déposé cette lettre ici ?

— Parce qu'elle est tourmentée par ses soucis, répondit Kōhei. C'est ce qu'elle écrit.

— Ça, j'ai compris. Mais pourquoi déposer une telle lettre qui expose tous ces soucis dans un bazar ? Un bazar à l'abandon, qui plus est.

— Comme si je pouvais le savoir !

— Je pensais pas que tu le savais, j'ai juste fait part de mes doutes. Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

Atsuya les écouta en étudiant l'enveloppe. La seule chose écrite au dos était "Le lapin de la lune".

— C'est vraiment bizarre, finit-il par dire. Je n'ai pas non plus l'impression que c'est une plaisanterie. Celle qui a écrit ça est sincère, et elle souffre.

— Elle s'est peut-être trompée d'endroit, suggéra Shōta. Peut-être qu'il existe quelque part un bazar à qui les gens qui ont des problèmes demandent conseil, et elle a cru que c'était ici.

Atsuya prit la lampe de poche et se leva.

— Je vais aller voir.

Il sortit par la porte arrière et fit le tour du magasin. Puis il éclaira la vieille enseigne de sa lampe de poche. Il fronça les sourcils et lut : “Namiya” après le mot “Bazar”.

Il retourna à l’intérieur et l’apprit aux deux autres.

— La lettre est donc arrivée au bon endroit. Mais qui peut espérer une réponse en glissant une lettre dans la fente d’un bazar à l’abandon ? lança Shōta, sceptique.

— C’est peut-être quand même le mauvais endroit, s’entêta Kōhei. Il pourrait y avoir un autre bazar Namiya, et la lettre est adressée à celui-là.

— Non, c’est impossible. Le nom sur l’enseigne est “Bazar Namiya”, aucun doute. Je me demande si...

Il s’interrompit et sortit le vieux magazine du tiroir.

— Je l’ai déjà vu quelque part.

— Vu quoi ? demanda Shōta.

— Le nom “Namiya”. Il me semble l’avoir aperçu dans ce magazine.

— Tu crois ?

Atsuya l’ouvrit à la page du sommaire. Il trouva immédiatement ce qu’il cherchait. L’article était intitulé : “Un bazar qui a une solution à tous vos soucis !”

— C’est celui-là ! *Nayami*\* et non Namiya.

Il ouvrit le magazine à la bonne page et trouva cet article :

Un bazar qui offre une réponse à tous les soucis que l’on lui exprime rencontre un grand succès. Il s’appelle le bazar Namiya et se trouve dans la ville de X. Si vous glissez le soir une lettre dans la fente de son rideau métallique, vous obtiendrez une réponse le lendemain dans la boîte à lait qui se trouve à l’arrière du magasin. Son

\* En japonais, “souci” se dit *nayami*, un mot très proche de Namiya.

propriétaire, Namiya Yūji, âgé de soixante-douze ans, nous a expliqué en riant ce dont il s'agissait :

“Tout est parti d'une dispute avec des enfants du quartier. Ils font exprès d'appeler mon magasin le « bazar Nayami ». Et comme j'ai une affichette qui dit que le bazar répond à toutes les demandes des clients, ils s'amusaient à me demander s'ils pouvaient me parler de leurs soucis. Je répondais toujours oui, et ils ont commencé à me confier ce qui les préoccupait. Au début, c'était dans le registre de la plaisanterie, mais petit à petit, cela a changé. Un garçon m'a écrit par exemple qu'il détestait apprendre, mais qu'il voulait quand même avoir 10 sur 10 à un contrôle. Il me demandait de lui indiquer comment y arriver. Je mets mon point d'honneur à répondre à tout sincèrement, et j'ai commencé à recevoir des demandes plus sérieuses. Un enfant m'a confié qu'il se faisait du souci pour ses parents qui n'arrêtaient pas de se disputer. Cela m'a conduit à instaurer une règle : toute demande de conseil doit être faite par lettre, dans une enveloppe à glisser dans la fente du rideau métallique. Les réponses sont à retirer dans la boîte à lait à l'arrière du magasin. De cette manière, n'importe qui peut m'écrire de manière anonyme. Au bout de quelque temps, j'ai reçu des lettres d'adultes. Je ne pense pas que l'avis du vieux bonhomme parfaitement ordinaire que je suis puisse servir à grand-chose, mais les réponses que je fournis sont toutes le résultat de mes réflexions.”

Nous avons voulu savoir à propos de quel genre de problème il était consulté le plus fréquemment. Les histoires de cœur, nous a-t-il répondu.

“Pourtant, ce sont les lettres auxquelles j'ai le plus de mal à répondre”, a-t-il ajouté. C'est d'ailleurs son souci à lui.

L'article était illustré par une petite photo qui montrait un homme âgé debout devant le magasin où ils se trouvaient.

— Ça n'a pas été conservé par hasard, mais pour cet article. Oui, mais c'est quand même surprenant... murmura Atsuya. Je veux bien que le bazar Namiya ait su répondre aux soucis, mais qu'il reçoive encore des demandes aujourd'hui, quarante ans plus tard...

Il regarda à nouveau la lettre du "Lapin de la lune" que Shōta avait en main.

— Elle écrit que quelqu'un lui a parlé du bazar Namiya. Quand on la lit, on a l'impression qu'elle en a entendu parler récemment. Ça voudrait dire qu'on en parle encore ?

Atsuya croisa les bras.

— C'est pas complètement impossible, mais ça paraît difficile à croire.

— Peut-être qu'un vieux gâteux l'a mentionné devant elle, fit Kōhei. Il ignorait que le magasin avait fermé entre-temps et pensait lui rendre service.

— Oui, mais elle aurait quand même dû se rendre compte en arrivant ici que c'était bizarre. Ça se voit que la maison est inhabitée.

— Donc elle est à côté de la plaque. Tellement pré-occupée qu'elle délire.

Atsuya fit non de la tête.

— Moi je crois pas que la lettre ait été écrite par quelqu'un qui est à côté de la plaque.

— Et t'expliques ça comment, alors ?

— J'en sais rien, pour l'instant, je réfléchis.

— Peut-être que... commença Shōta. Ça continue.

Atsuya le regarda.

— Qu'est-ce qui continue ?

— Les réponses aux soucis. Ici.

— Comment ça ?

— Plus personne n’habite ici, mais les demandes de conseils continuent à être acceptées. Le vieux a déménagé, mais il vient de temps en temps ramasser les lettres et il met ses réponses dans la boîte à lait. Ça se pourrait, non ?

— C’est sûr, mais dans ce cas-là, il doit être encore vivant. Et il aurait dépassé les cent ans depuis longtemps.

— Quelqu’un lui a peut-être succédé.

— Oui, mais il n’y a aucune trace qui indique que quelqu’un soit entré dans la maison.

— Pas besoin d’y entrer. Il suffit de relever un peu le rideau métallique et de ramasser les lettres.

L’hypothèse de Shōta était crédible. Les trois amis décidèrent de la vérifier en allant dans le magasin. Ils se rendirent compte que le rideau était fixé au sol et ne pouvait pas s’ouvrir.

— Merde, cracha Shōta. Qu’est-ce que ça veut dire ?

Ils revinrent dans la pièce à tatamis. Atsuya relut la lettre du “Lapin de la lune”.

— On fait quoi ? demanda Shōta.

— Te fatigue pas à y penser. De toute façon, on partira d’ici dès qu’il fera jour, répondit Atsuya.

Il remit la lettre dans l’enveloppe et la posa sur les tatamis. Le silence s’installa. Dehors, le vent soufflait. La flamme des bougies vacilla légèrement.

— Mais elle va faire comment, elle ? lâcha soudain Kōhei.

— De quoi tu parles ? fit Atsuya.

— Des Jeux olympiques. Elle va y renoncer ?

— Euh... répondit Atsuya, perplexe.

— Je pense pas qu’elle va renoncer. Son ami souhaite qu’elle y participe, lança Shōta.

— Oui, mais il en a plus pour longtemps à vivre. Je vois pas comment elle peut arriver à s'entraîner dans ces conditions. Elle ferait mieux de rester avec lui. Et lui, c'est ce qu'il doit souhaiter, en vrai.

Kōhei avait formulé sa réponse avec une conviction inhabituelle chez lui.

— Je suis pas d'accord. Son ami lutte contre la maladie parce qu'il veut la voir participer aux Jeux olympiques. Il veut tout faire pour tenir jusqu'à ce jour-là. Si elle y renonce, il aura plus la force de vivre, non ?

— Moi, je crois que quoi qu'elle fasse, elle peut pas se concentrer, et qu'au final, elle sera pas sélectionnée pour les Jeux olympiques. Elle va tout rater de toute façon. Et elle se sera privée de la compagnie de son ami pour rien.

— C'est bien pour ça qu'elle doit s'entraîner comme si sa vie était en jeu. Elle a pas de temps à perdre à se faire du souci. Il faut qu'elle se donne à fond et qu'elle arrive à se qualifier, pour lui. C'est la seule chose qu'elle puisse faire.

Kōhei fit la grimace en l'entendant.

— Moi, je pourrais jamais faire ça.

— Il est pas question de toi, mais de ce "Lapin de la lune".

— Ce que je veux dire, c'est que moi, je demande pas aux autres de faire des choses que je pourrais pas faire moi-même. T'en serais capable, toi, Shōta ?

Shōta ne lui répondit pas immédiatement. L'air contrarié, il tourna la tête vers Atsuya.

— Et toi, tu pourrais ?

Celui-ci regarda les deux autres.

— Pourquoi vous vous excitez comme ça ? On n'a pas besoin de réfléchir à cette histoire.

— Qu'est-ce qu'on va faire pour cette lettre ?

— Rien.



— Il faut qu'on lui réponde. On peut pas rester sans rien faire.

— Quoi ? Tu veux écrire une réponse ? réagit Atsuya en regardant le visage rond de Kōhei.

Celui-ci hocha la tête.

— Il vaut mieux, non ? Puisqu'on a ouvert l'enveloppe et lu la lettre.

— Qu'est-ce que tu racontes ? Au départ, il n'y avait personne ici. Tout ça, c'est la faute de celle qui a déposé une lettre ici. On n'a aucune obligation de lui répondre. Shōta, t'es d'accord avec moi, non ?

Shōta se caressa le menton.

— Dit comme ça, oui.

— N'est-ce pas ? On n'a qu'à rien faire. Et surtout rien de superflu.

Atsuya retourna dans le magasin et en revint les bras chargés de rouleaux de papier à shōji. Il en donna aux deux autres.

— Étalez ça par terre, et couchez-vous dessus.

Ils le remercièrent.

Atsuya le fit et s'allongea prudemment. Il ferma les yeux et essaya de dormir. Comme les deux autres ne bougeaient plus, il ouvrit les yeux et releva la tête pour voir ce qu'ils faisaient. Ils s'étaient assis en tailleur, les rouleaux de papier dans les bras.

— Elle pourrait pas l'emmener ? demanda Kōhei.

— De qui tu parles ?

La question venait de Shōta.

— De son ami. Celui qui est malade. Si elle l'emmène avec lui sur les lieux de ses stages et des compétitions, ils seraient ensemble et elle pourrait quand même faire ce qu'elle a à faire.

— C'est peut-être pas possible. Il est malade. Et il a plus que six mois à vivre.

— Oui, mais il peut sans doute bouger, non ? S'il est capable de s'asseoir dans un fauteuil roulant, elle pourrait l'emmener, non ?

— Si c'était possible, elle aurait pas écrit cette lettre. Sans doute qu'il peut plus quitter son lit, et qu'il est pas transportable.

— Tu crois ?

— Oui.

— Hé, vous deux ! fit Atsuya. Vous allez continuer à discuter longtemps comme ça ? Je vous ai dit de plus y penser, non ?

Embarrassés, ils se turent et baissèrent la tête. Shōta ne tarda pas à relever la sienne.

— Je comprends pourquoi tu dis ça, Atsuya, mais j'arrive pas à le faire. Elle a l'air vraiment préoccupée, cette fille qui se fait appeler "Lapin de la lune". T'as pas envie d'essayer de l'aider, toi ?

Atsuya reniffla bruyamment et se releva.

— Tu veux essayer de l'aider, toi ? Me fais pas rire. Comment est-ce que des mecs comme nous pourrions ? On est fauchés, on n'a pas fait d'études, et on connaît personne. Tout ce qu'on sait faire, c'est cambrioler des baraques minables. Et même quand on fait ça, rien ne se passe comme prévu. On vole une voiture pour faire un cambriolage, elle tombe en panne. C'est bien pour ça qu'on est ici, non ? On n'arrive même pas à s'en sortir, et tu voudrais qu'on aide quelqu'un d'autre ? Comme si on en était capables !

Shōta baissa la tête.

— Pour l'instant, il faut qu'on dorme. Tout de suite. Une fois qu'il fera jour, il y aura plus de passage dehors. On pourra se mêler aux gens dans la rue et se casser d'ici, lâcha Atsuya avant de s'allonger à nouveau.

Shōta se mit enfin à étaler du papier sur le tatami. Mais il ne semblait pas pressé. Il finit par ouvrir la bouche, après avoir longuement hésité.

— Oui mais quand même on pourrait lui écrire quelque chose, non ? fit Kōhei.

— Comment ça, quelque chose ? fit Shōta.

— Une réponse, je veux dire. Moi, ça me gêne de ne rien faire.

— T'es bête, ou quoi ? répliqua Atsuya. Pourquoi tu te prends la tête avec ça ?

— Moi, je crois que ce qui compte, c'est d'écrire quelque chose. Parce que ça arrive souvent que ça aide quand quelqu'un écoute ce qu'on a à dire. Cette fille, elle souffre parce qu'elle peut parler à personne de son problème. Et on n'a pas besoin de lui répondre grand-chose, juste qu'on comprend ce qui la tourmente, et qu'on lui souhaite bon courage. À mon avis, ça peut que lui faire du bien.

— Pfu... fit Atsuya. Si ça peut te faire plaisir, vas-y. Moi, je trouve ça stupide.

Kōhei se leva.

— Il y a de quoi écrire, ici ?

— Tu trouveras ce qu'il faut dans le magasin.

Il y alla en compagnie de Shōta. Quelques instants plus tard, ils en revinrent.

— Vous avez pris ce que vous voulez ? demanda Atsuya.

— Oui. Les feutres marchaient plus, mais les stylos-billes sont utilisables. Et il y avait aussi du papier à lettres, répondit Kōhei, l'air satisfait.

Il entra dans la cuisine, s'assit à la table sur laquelle il posa le bloc de papier à lettres.

— Et on écrit quoi ?

— Tu l'as dit tout à l'heure, non ? J'ai bien compris vos soucis, et je vous souhaite bon courage. Si tu écris ça, c'est bon, non ?

— Tu trouves pas que c'est un peu trop sec ?

Atsuya claqua légèrement de la langue.

— T'as qu'à écrire toi-même.

— Je pensais à ce dont on a parlé tout à l'heure. L'idée que son petit ami pourrait l'accompagner, dit Shōta.

— Pourtant, c'est bien toi qui as dit que si c'était possible, elle aurait pas envoyé ce message.

— Oui, mais finalement, je trouve que ça serait pas mal de vérifier.

L'air perplexe, Kōhei regarda Atsuya.

— T'en penses quoi ?

— J'en sais rien, moi, répondit Atsuya en tournant la tête de côté.

Kōhei prit le stylo. Mais avant de se mettre à écrire, il jeta un coup d'œil aux deux autres.

— Il y a une formule qu'on écrit au début d'une lettre, non ?

— Je vois ce que tu veux dire, répondit Shōta. Mais je crois qu'on peut faire sans. Il n'y en avait pas dans la lettre qu'elle a envoyée. T'as qu'à écrire comme si c'était un mail.

— OK. Comme un mail, hein ? Donc j'écris : j'ai bien reçu votre mail, euh non, votre lettre.

— T'as pas besoin de nous lire ce que t'écris, le reprit Shōta.

Atsuya entendait le son du stylo de Kōhei sur le papier. Il avait l'air d'appuyer assez fort.

— J'ai fini, annonça-t-il quelques minutes plus tard en revenant avec une feuille de papier à lettres.

— Elle est vraiment moche, ton écriture !

Atsuya regarda par-dessus son épaule et vit que Shōta disait vrai.

*J'ai lu votre lettre. Je comprends vos soucis et vous avez toute ma sympathie. Je voulais vous demander si votre*

*ami ne pourrait pas vous accompagner là où vous allez. Toutes mes excuses pour cette idée qui n'est peut-être pas bonne.*

— Alors ?

— C'est pas mal, non ? répondit Shōta à Kōhei avant de se tourner vers Atsuya. Tu trouves pas ?

— Moi, je m'en fous.

Kōhei replia soigneusement le feuillet et le mit dans l'enveloppe sur laquelle il était écrit : "À l'attention du Lapin de la lune".

Atsuya soupira.

— Je te comprends pas. Tu crois que t'as le temps de t'occuper des problèmes de gens que tu connais même pas ? Et toi, Shōta, t'es comme lui ?

— Ne dis pas ça, s'il te plaît. Une fois de temps en temps, ça peut pas nuire.

— Comment ça, une fois de temps en temps ?

— Ce que je veux dire, c'est que d'habitude, on n'en a rien à faire, des soucis des autres. D'ailleurs, personne aurait l'idée de venir nous en parler. Ça sera peut-être la seule fois de notre vie. Donc profitons-en, non ?

— Ouais, grogna Atsuya. Mais ça s'appelle oublier sa condition.

Kōhei revint.

— J'ai eu du mal à ouvrir le couvercle de la boîte à lait. Ça doit faire longtemps qu'elle a pas servi.

— Ça a rien d'étonnant. Plus personne ne distribue du lait en petites... commença Atsuya qui s'interrompit. Dis donc, Kōhei, tu as fait quoi de tes gants ?

— De mes gants ? Eh ben, ils sont là, répondit-il en montrant la table.

— Tu les as enlevés quand ?

— Quand j'ai écrit la lettre. J'aurais pas pu avec.